Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »

Le Temps de l'histoire

21 | 2019

L'étrange étrangeté des dossiers de l'enfance
irrégulière

Postface

Anne-Marie Chartier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rhei/4873>

DOI : 10.4000/rhei.4873

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 12 novembre 2019

Pagination : 169-177

ISBN : 978-2-7535-7844-9

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Anne-Marie Chartier, « Postface », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 21 | 2019, mis en ligne le 12 novembre 2021, consulté le 05 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/4873> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhei.4873>

Ce document a été généré automatiquement le 5 décembre 2022.

Tous droits réservés

Postface

Anne-Marie Chartier

- 1 Dix dossiers : quatre filles, six garçons. Dix lectures. Dix présentations d'un mineur aux prises avec des institutions de « protection de l'enfance » (Police, tribunal, service social, centre d'observation, institut éducatif, foyer, prison). Angle d'approche : l'étrangeté, l'altérité.

« Le récit est un piège »

- 2 Je lis, je relis. Au fil des pages, je suis saisie par la présence de ces adolescents et de leurs forces de vie « qui doivent refluer devant la force de la loi » : faute d'avoir su rester invisibles, ils s'y heurtent de plein fouet. « On se lance toujours dans la loi à *corps perdu* » écrit Éric Rondepierre. Ils existent. Je me dis qu'ils vivent peut-être encore quelque part, ignorant qu'une revue, tout en protégeant leur anonymat, me permet d'entrer dans leur jeunesse, par l'effraction d'un dépôt d'archives. Le récit est un piège, écrivait Louis Marin, le récit, c'est le discours que tient la force pour dire la vérité. Force de celui qui écrit, donnant la vérité de celui qui « est écrit ». Piège à fantasmes des histoires de vrais gens, qui sont à la fois les vies minuscules de Pierre Michon et le fonds de commerce de la presse people.

« L'histoire de K est déchirante en soi, mais la parcourir sous cette forme : chacun des rapports est un territoire à déchiffrer. Derrière la structure, les faits, les actes, les mandats, les arrêtés, les jugements, il y a sa vie. La substance de sa vie m'explosait au visage » (Alix Miquel). « À travers la lecture de ce dossier, Renée C. devient un personnage de roman » (Martine Ruchat). « Le piège est celui de la fascination biographique » (Véronique Nahoum-Grappe).

- 3 C'est vrai : je cherche à mémoriser leurs prénoms de fiction ; K devient Karine et « l'innommé » devient pour moi Michel Archange (il s'est choisi le pseudo du « premier dans la hiérarchie céleste »). À part Lucien le genevois, je les trouve bien « parisiens », qu'ils vivent dans la capitale ou qu'ils y fuguent, y viennent de loin pour s'y trouver ou pour s'y perdre. Mais leurs silhouettes, leurs visages me restent invisibles.

- 4 Je calcule leurs âges. Deux « cas » des années 1930 : Lucien, l'écolier rebelle qui use la patience de Dottrens, doit avoir 97 ans ; Renée, abandonnée à 5 ans par sa mère dans un foyer de bonnes sœurs, presque 95. Ce sont les vétérans, témoins des services sociaux de l'entre-deux-guerres.
- 5 Génération de la Libération : Francisco qui a fui l'Espagne franquiste doit avoir dans les 90 ans, comme Jean, « adopté » par un soldat américain et prêt à partir aux États-Unis. Paulette, arrêtée pour vol et vagabondage, fugueuse après deux ans en foyer surveillé, en aurait 89 ; Paul, 87, « excellent mécanographe », venu d'Alger à Paris pour étudier le violon, arrêté dans la rue en mauvaise compagnie, écrit ses rêves, sa mère lui manque ; à 82 ans, quels souvenirs « Michel Archange », ce jeune « inintimidable » a-t-il gardé de son séjour à Aniane, ex-colonie pénitentiaire, « une des plus dures de France » ?
- 6 Victime à 13 ans d'une « atteinte aux mœurs » sur la route de l'école (l'ouvrier algérien n'est pas inculqué), Marthe est en liberté surveillée, travaille, se fait renvoyer, fugue, retourne dans sa famille considérée comme « carencée » en 1960 : elle doit avoir 75 ans. Né en 1969, accidenté à 8 ans et handicapé, Sébastien reste dix ans en institut malgré les réticences de sa mère : il a donc 50 ans. Quant à « K », que les violences conjugales font fuir et hurler dans la cour de l'immeuble, ameutant à trois ans les voisins et les services sociaux qui ne la quitteront plus jusqu'à sa majorité, elle a la vie devant soi, à 25 ans, c'est la benjamine du groupe.

Des histoires sans fin

- 7 Groupe : désignation absurde. En lisant ces présentations à la file, je fais malgré moi de ces adolescents un « groupe », comme s'ils appartenaient à un même monde malgré leurs inscriptions temporelles disjointes. Dix tranches de vie extraites de mille autres dossiers possibles, réunies par un numéro de revue, ne font pas un groupe. En revanche, les voilà reliés par leurs rencontres involontaires avec des professionnels de l'enfance. Il y a ceux qui attendent une décision de justice à Savigny (Francisco, Jean, Paul, Michel) : Pourquoi sont-ils arrivés là ? Comment se sont-ils comportés au centre ? Une décision est prise et le dossier est clos. Brutalité de cette clôture qui n'est pas une fin : ils disparaissent des radars de l'institution, ils ont fugué, sont devenus majeurs, ont été envoyés ailleurs (centre de formation, lieu de surveillance, prison), rendus à leur famille. D'autres « cas » sont suivis des années (Lucien à partir de 7 ans, Karine, de 3 ans), confiés à des institutions (Renée, Paulette, Sébastien) ou toujours liés à leur famille (Lucien, Marthe, Karine). Les rapports et observations s'accumulent, le dossier enfle : 237 pages pour Sébastien, 49 notes d'observation sur Marthe et ses parents en 1960. Même clôture brutale du dossier.
- 8 Pas de suite : l'histoire reste « sans fin ». Cette incertitude suspend les déterminations à l'œuvre dans les scénarios imaginaires que chacun s'invente au fil des données présentées. Rapport judiciaire, scolaire, social, médical, psychiatrique, psychologique ; correspondance, écrits du jeune, observations au fil des jours. Une multitude d'informations, débordantes et lacunaires, hétérogènes et contradictoires : de quoi accentuer la variété des regards et des présentations. Pour traiter son cas, faire « envisager » ce jeune homme ou cette jeune fille (lui donner un visage), chaque contribution parle de la façon dont elle s'est construite en triant dans les pièces du dossier, définit la singularité de son approche, sa façon d'être extérieure au sujet, « étrangère ».

Sélection des données, construction d'un regard

9 Chaque signataire a saisi, dans « son », dossier « ce qui l'intéresse » :

(1) « dans mon cas, celui d'une historienne spécialiste de la période franquiste (...) ce que le dossier laisse dans l'obscurité : la place de la guerre civile espagnole et de l'Espagne franquiste » (Francisco, par Amélie Nuq, historienne).

(2) « Dans cette enquête sur le dossier, je m'intéresse à la façon dont l'adolescent et sa famille sont institutionnalisés, c'est-à-dire saisis dans des mots et dans des descriptions. Véritable machine à faire écrire, la prise en charge institutionnelle constitue les publics et souvent leurs proches, comme des figures d'étrangeté, c'est-à-dire des individus qu'il s'agit d'examiner, d'évaluer, de comprendre et de transformer autant par des actes que par des mots » (Sébastien, par Fabien Deshayes, sociologue).

(3) « L'ethnologue du passé va tenter de décrire des écarts culturels, des étrangetés, des échos de sens (...) Pour moi, l'ethnologie est une lutte contre la fiction et son but est celui d'une plausibilité forte : il s'agit de rendre justice et justesse aux personnes, au réel de ce qui a été vécu, autant que faire se peut » (Paul, par Véronique Nahoum-Grappe, ethnologue).

(4) « Que découvre et comprend un sociologue en poste dans un établissement de protection de l'enfance (...) dans la lecture d'un dossier [produit il y a 70 ans] dans un établissement ancêtre de celui qui l'emploie actuellement ? » (Paulette, par Ludovic Jamet, sociologue et intervenant social).

(5) « J'ai été particulièrement ému d'y découvrir des trajectoires marquées si jeunes par l'appareil judiciaire (car) en tant qu'historien du pénitencier, je n'avais travaillé que sur l'histoire de condamnés majeurs » (Jean, par Jean-Lucien Sanchez, historien).

(6) « La première étrangeté pour un chercheur français peu familier du fonctionnement des établissements éducatifs en Suisse est de découvrir l'ampleur du dispositif de contrôle exercé par l'institution scolaire » (Lucien, par Mathias Gardet, historien).

(7) « J'ai tenté d'élucider les contradictions, absences ou contresens qui émaillent le dossier et conjointement révèlent le social à l'œuvre. Déplier le cas de Marthe S. a spécifiquement dévoilé le processus genré de neutralisation de l'abus dont elle a été victime au profit d'une mise en accusation de sa famille » (Marthe, par Stéphanie Rubi, sociologue).

(8) « Par l'étrangeté que dévoilent les documents, leur contenu et les personnages qui en font partie, l'historienne devient metteuse en scène. Elle doit faire les repérages et chercher à comprendre les raisons de la présence de tel ou tel document [...]. Dans un tel dossier s'offrent bien des trous et des pointillés que l'écriture historique n'ose guère combler. Faut-il alors forcément imaginer (...) ? » (Renée, par Martine Ruchat, historienne).

(9) « Ça fait quinze ans maintenant que je ne suis plus éduc. Et en tant qu'historienne, je n'ai plus eu affaire qu'à des dossiers du passé. Même si les dispositifs éducatifs et judiciaires ne sont plus les mêmes, la ressemblance entre ce dossier d'une gamine des années 2000 et celui d'une jeune fille des années 1950 était troublante » (K par Véronique Blanchard, historienne, dialoguant avec Alix Miquel, dessinatrice).

(10) « Je me suis permis de considérer le dossier que j'avais entre les mains comme un objet singulier et emblématique, en dépassant la vérité humaine et personnelle qui était en jeu. On ne s'étonnera pas du caractère exemplaire, littéraire, orienté d'une telle lecture. C'est quasiment comme un texte de fiction que j'ai examiné ce dossier d'un mineur de 17 ans » (« Michel Archange » Éric Rondepierre, artiste).

- 10 Un écrivain-artiste, une dessinatrice, une ethnologue ; pour le reste, des sociologues et des historiens. Ces présentations de soi, en ouverture ou en conclusion, sont fortement ou faiblement explicitées, parfois théorisées (notes de bas de page, bibliographie), parfois incidemment semées au fil du texte. Elles sont l'axe « épistémologique » qui éclaire le traitement des sources et qui fait se confronter deux présences inégales : celle des mineurs et celle de « l'institution ».
- 11 Voix du jeune : on croit l'entendre en direct, alors qu'elle est enregistrée. Ce qu'il ou elle a fait, a dit, a écrit, c'est ce que le dossier donne à lire de ce qu'il ou elle a fait, a dit, a écrit. Qu'est-ce qui s'est envolé, a été tu, perdu, oublié ? Qu'est-ce qui est resté non perçu, invisible ou considéré comme « sans importance » ?
- 12 Voix de l'institution : on lit ce qu'ont écrit des professionnels aux multiples spécialités, qui doivent rendre compte (à qui ?) et faire prendre des décisions (par qui ?).
- 13 Des deux côtés, il s'agit de « pièces à conviction ». Pour forger la conviction de qui ?

Identités masquées

- 14 C'est là qu'interviennent des « rebondissements ». Dans trois cas, l'identité déclarée était mensongère : fausse date de naissance, fausses adresses, faux prénoms, faux noms de famille. Louis Gonzalez, « en réalité » Francisco Cortes, « tend au personnel éducatif un miroir dans lequel se reflète l'image d'un pensionnaire presque modèle », et « parvient à désamorcer l'enquête judiciaire, sociale, médicale et psychologique ». Amélie Nuq va démasquer, archives espagnoles à l'appui, la mystification (gagnante) de ce jeune réfugié.
- 15 Mensonges ou affabulations ? Jean-Johann Gregg-Schneider s'invente à chaque arrestation un nouveau passé et le dossier de Savigny (d'où il fugue) raconte une tout autre histoire que découvre presque par hasard Jean-Lucien Sanchez à Fresnes un an plus tard. Comment cet orphelin juif victime de guerre, puis jeune américain fils de bonne famille, se retrouve-t-il finalement délinquant récidiviste allemand dans la case « prison » ?
- 16 Quant à « Michel Archange », écrit Éric Rondepierre, « il travestit toutes les données identitaires le concernant ». Il n'est pas d'origine italienne, il est plus vieux qu'il ne dit. Il « angélise sa jeunesse », se montre normal, hétérosexuel, sérieux, obéissant, représentation dont il joue sans scrupule. Pourquoi est-ce que ça ne marche pas ? Sens moral, orientation sexuelle, rapports amicaux, jugements, tout est « douteux » en lui : trame paranoïaque ? Est-ce la raison de son départ pour Aniane ?

Suspicion

- 17 Qui croire ? Revient comme un leitmotiv le mot « suspicion ». Si le jeune « observé » essaie de ruser, la suspicion à son égard redouble, le dossier présente les illusions de vérité atteignable. « Se dévoile au gré de la lecture du cahier d'observations [de Paulette] la permanence d'une suspicion », « lexique de la dissimulation et de l'apparence », « attitude de façade », « soupçon », « dissonance entre le comportement normé et la résonance émotionnelle ». Les écrits « tournent autour d'une même question : Qui est-il ce jeune Paul S ? Quelle est sa nature, son identité, sa sexualité ?

Suspecte, mauvaise, ou non ? Relève-t-il de la justice ? Mais les pièces du puzzle n'ont pas de place fixe ».

- 18 Quand les voix de l'institution ne collent pas entre elles, est-ce une incohérence ou une chance ? « Le sentiment d'étrangeté est omniprésent », les rapports de synthèse parlent de tendances « hystéroïdes », les récits des éducateurs d'une vie précaire banale : Marthe est agréable, loin d'être sotte, raffole des livres, aimerait refaire du basket.
- 19 Parfois, le diagnostic bascule : à sept ans, Lucien « qui ment instinctivement », « insensible aux éloges comme aux blâmes », est un « anormal inconscient qui peut devenir dangereux ». « Comble de l'étrangeté, c'est la délinquance qui sort définitivement Lucien de la suspicion d'arriération mentale ». À treize ans, interné pendant presque un an après une complicité de vol, il devient « un élève s'intéressant à l'étude », mais contraint à un préapprentissage surveillé, il devient un meneur si provocateur que Robert Dottrens (directeur pionnier de la pédagogie nouvelle) imagine pour lui et ses pareils « une cure de désintoxication » loin des « milieux louches », comme « un camp agricole de caractère semi-pénitentiaire ».

Les voix discordantes des parents

- 20 Carence éducative. Famille incapable. Milieu délétère, criminogène. Pères alcooliques, chômeurs, handicapés, mères faibles, colériques, vicieuses. Vie précaire, malnutrition, promiscuité, mœurs dissolues, mauvaises réputations.
- 21 Pour « protéger les mineurs en danger », les textes de loi (30 octobre 1935, 2 février 1945, 23 décembre 1958, etc.) étendent la compétence des juges. Les dossiers sont écrits pour eux, finalement. Il faut leur montrer qu'un « agent » de la surveillance des familles (assistante sociale, médecin, éducateur) a bien fait son travail et qu'on peut, en s'appuyant sur ses constats (son enquête ?) savoir s'il faut ou non retirer le jeune à sa famille ; ou s'il est en institution, s'il faut ou non prolonger son séjour, l'envoyer ailleurs. Modèle du savoir objectif dont pourrait découler une « bonne » décision : « l'écrit permet la démonstration par une institution de sa rationalité et de sa logique ».
- 22 C'est ce modèle de la « rationalité scripturaire » dont les lectures croisées montrent l'illusion. Certes, on a appris de Foucault qu'oscillant « entre mépris de classe et compassion, les discours savants, ici comme ailleurs, criminalisent les classes populaires », mais où et comment le voit-on ?
- 23 Entre famille et institution, les relations se tendent ; devant l'intrusion des services sociaux, des parents se rebiffent. Années 1930 : Le père de Lucien « en a assez de cette surveillance. Il ne comprend pas qu'on ait fait un rapport au tribunal sur la présence de Lucien dans un café, où il jouait aux cartes avec ses parents. Le café, dit-il, c'est l'église du pauvre ». Années 1960 : « Aigrie par la surveillance qui s'exerce depuis un an », M^{me} Schuller devient « très opposante, voire agressive » ; « on nous traite pire que si nous étions des criminels ». Années 2000 : « Vous ne nous volerez pas K » dit le père. « Le placement n'est pas un vol, mais une solution qui paraît adaptée aux difficultés que vous rencontrez », répond la juge. « Mon enfant est comme les autres. Elle est jeune et immature, c'est tout. Si sa mère est fatiguée, c'est que K est fatigante. – Mais elle n'a que 5 ans ! », répond la juge.
- 24 Les relations de confiance espérées « pour le bien de l'enfant » se heurtent aux contestations des décisions de justice et aux plaintes ouvertes : comment sont-elles

entendues ? Marthe, Paul retrouvent leur famille mais pas Renée. Ni Sébastien : « Les rapports de pouvoir s'accroissent lorsque l'enfant handicapé et sa famille appartiennent aux franges les plus précaires de la hiérarchie sociale ». La circulaire 1976 (« laisser le jeune handicapé se développer autant que possible dans son milieu de vie habituel ») plaide pour la mère, mais pour les médecins « la meilleure solution serait de le laisser à l'IPE », même si « la mère refuse car elle s'ennuie trop, seule chez elle », dépressive, se sentant persécutée. Ce sont eux qui gagnent : Sébastien, patient docile, reste à l'IPE, ses éducateurs s'efforcent de montrer ses progrès « d'initiative et d'autonomie » (vertu attendue des lieux d'accueil pour adultes des années 1980). Cas troublant et unique dans les dix dossiers : le lecteur n'entend pas la « voix » de Sébastien et cherche comment juger du bien ou mal fondé des avis médicaux.

Les expériences de rupture : embauche et débauche

- 25 Renée écrit à Sœur Eustelle, puis à Sœur Marie-Bernard « sa véritable maman » même après sa sortie du foyer Sainte-Marguerite : ses multiples essais d'embauche (buanderie, foyer de vieux, aide-infirmière, monitrice, aide familiale, ouvrière) sont brefs. À 22 ans, sans fiancé, elle cherche à renouer avec sa mère et avoue « certaines choses faites dès l'âge de six ans », de « sales et mauvaises habitudes » qui font son plaisir et son tourment.
- 26 À côté de cette autonomie dépressive, il y a les errances « ivres de liberté » et les expériences de transgression au hasard des rencontres : Jean suit l'officier français qui promet de l'aider mais « lui fait des avances » ; mis à la porte, il dort dans les caves, les couloirs, se fait une copine, habite chez elle, se fait renvoyer, se fait complice de vol et recel avec un autre mineur. Paul arrêté par la police pour « son allure équivoque » avoue plusieurs expériences homosexuelles, en Algérie puis à Paris où « il traîne » depuis deux ans ; à Savigny, il s'isole, pleure, va à la messe, écrit à sa « petite maman chérie ».
- 27 Marthe fugue dix jours, découvre Paris « ville des plaisirs », avec un Tunisien qui, entre restaurant, bar et cinéma, l'enferme : « je recevais les visites du Tunisien de 15 à 22 heures et je couchais avec lui ». Fuite de Pigalle à Barbès, retour au bercail. « C'est la fin de la fugue, expérience ordalique, rite de passage qui semble entériner la transition de l'enfance à l'âge adulte. » Quant à « Michel archange », on apprend qu'il est « né de père inconnu », que sa mère « débordée » l'a mené à la police à l'âge de douze ans, que ses parents l'ont placé « pour son bien ». Je regarde la photocopie de son écriture anguleuse : *Je saisisais un fouet. Je grossissais la voix. Je punissais le chien. Tu saisisais le fouet*, etc. Pas de visage, mais seulement l'agrafe, « la grande aiguille de fer » qui traverse le front.

Verba volant

- 28 Étrangeté des histoires de papier, qui nous promènent de l'archive (un dossier de 63 pages, sept sous-dossiers de couleur, des enveloppes ouvertes, une photo, des écritures manuscrites, tapées à la machine, des formulaires imprimés) aux données recueillies, gardées, ordonnées, identifiées : récits, observations, diagnostics, interprétations, décisions. Les signifiants et les signifiés. On commence par être fasciné par le signifié (des histoires compliquées, bouleversantes, étranges) avant de se déporter sur le

signifiant (la mise en écriture du cadre administratif, du droit pénal, des institutions de sauvegarde). Ce qui ne cesse d'échapper, c'est le référent : un jeune singulier et des interlocuteurs singuliers, que l'archive réduit (forcément) d'une part à une silhouette en mal de déterminations typiques (un orphelin abandonné, une fille de famille ouvrière, un enfant de la guerre, une adolescente déflorée, un jeune homosexuel transgressif), d'autre part à l'anonymat collectif, appelé « l'institution ». On comprend mieux la force qui émane du moindre film documentaire, puisqu'on y voit des lieux et des parcours, des corps et des visages, des regards accompagnant des voix. Et pourtant ! Les extraits filmés du réel ne sont pas le réel et les risques de biais, d'illusion, de reconstruction, d'omission sont les mêmes qu'avec le papier.

- 29 Le désir de savoir mis en éveil, la volonté de savoir bute sur cette frustration (déception ?) définitive. La préservation des vies privées y gagne : l'indiscrétion des archives ne dira jamais « la fin de l'histoire ». Je me dis que c'est bien.

AUTEUR

ANNE-MARIE CHARTIER

Historienne, SHE-INRP.